

Souvenirs de Karl Leopold Feßer (1937)

[...] Une grenade lourde est tombée juste sur la réserve de munitions qui étaient empilées à l'entrée. D'autres détonations ont propulsé ce nuage de gaz vers nous, le puits d'aération a favorisé son entrée, l'air allant vers l'arrière. On a vite reculé mais on n'a pas réussi à construire une barricade devant le puits d'aération, parce que la fumée et le nuage de poison avançaient. Avec toutes nos forces et le plus rapidement possible, on a construit une deuxième barricade derrière le puits d'aération en croyant que le gaz s'évacuerait par le puits, et qu'on pourrait attendre là les secours, mais on entendait au-dessus de nous les tirs, et comme on l'a constaté plus tard, le puits était détruit. On était coupés du monde, et l'endroit où on se trouvait était encore pire parce que c'était plus haut que l'entrée du tunnel et rempli d'un air vicié. On a attendu là avec l'espoir que nos camarades viendraient bientôt nous aider ; mais le temps passait et il commençait à être difficile de respirer. Donc on a décidé de creuser un puits d'aération vers le haut, il y avait des pionniers parmi nous et ils s'y connaissaient. Quelques camarades se sont rassemblés, deux pionniers sur leurs épaules pour creuser vers le haut mais la difficulté à respirer a eu raison du courage et de la bravoure et tous nos espoirs ont été réduits à néant. On a constaté que l'oxygène était consommé, les lumières s'éteignaient, les allumettes scintillaient. La chaleur était insupportable, la soif se faisait ressentir. On n'avait qu'une bouteille d'oxygène, on l'a accrochée au mur et on l'a laissée se vider. Vivre devenait de plus en plus insupportable. Il faisait noir. On n'avait que des lampes de poche qu'il fallait économiser. Plusieurs camarades se tenaient près des barricades et écoutaient pour savoir si de l'aide n'arrivait pas, mais ils se trompaient et tous les espoirs se brisaient. Si nous avions eu de l'eau et de l'air ! Mais l'eau se trouvait sous le gaz et le nuage de fumée, et on ne pouvait pas attraper les rations de survie. L'agitation du corps et de l'esprit cessait et beaucoup étaient couchés par terre, torturés par la soif et la chaleur monstrueuse, et on subissait l'effondrement sans pouvoir rien faire. La dépression de mes camarades était effrayante, effrayante était l'obscurité, pleine de prières et supplications. J'entendais un groupe à côté de moi qui récitait le rosaire. Une lampe de poche brilla et j'étais sûr d'avoir reconnu le sergent [August] Maier de l'état-major du bataillon, et le soldat de première classe Staible, cycliste au bataillon. Je n'oublierai jamais les au revoir de tous mes

camarades ! L'un appelait sa femme et ses enfants, un autre disait au revoir à ses parents et frères et sœurs, et le même élan me traversa et je dis au revoir en moi-même à tous ceux que j'aimais. Une carte vous informera de mon absence avec l'indication « disparu » ! Le combat contre la mort fut long et terrible, ma langue collait à mon palais, comme si la folie m'étranglait violemment. Tout criait soif, la plupart des hommes s'étaient dévêtus dans cet enfer pour trouver un peu de soulagement – mais en vain. La mort riait en faisant sa récolte, la mort montait la garde à la barricade pour qu'aucun n'en réchappe. Combien de temps a-t-on été enfermés, je n'en sais rien. Trois ou quatre jours ? J'étais assis sur le bord d'un grabat, adossé à un poteau, les coups de fusil résonnaient sourdement dans cette obscurité de tranchée. - Les uns suppliaient d'être sauvés, les autres pour de l'eau, c'était le lieu des au revoir et de la mort. A côté de moi, un camarade était allongé sur le sol, il criait d'une voix cassée qu'on lui charge un pistolet. Moi aussi j'y ai vu le salut, je l'interpellai et tâtonnait vers lui. Il me donna un pistolet 08, je tirai avec mes dernières forces la culasse du pistolet et lui rendit à sa demande. Après un court instant – le temps peut-être de dire au revoir aux siens - et un « bang » parcouru la galerie – et un râle sorti de sa bouche – il s'était éteint. D'autres suppliaient pour de l'eau, de l'eau, et le salut. Je voulus aussi choisir le chemin le plus court pour en finir, avec la main gauche je sentis les battements de mon coeur et pensai : bientôt tu seras aussi en paix ; je cherchai l'arme que je trouvai aussi – mon camarade décédé gisait près de moi – lentement je réussis à m'installer sur le grabat, un rapide au revoir aux miens et je calai l'arme contre mon coeur, le canon était froid, et je levai le pistolet plus haut et ?? - Quand je reviens à moi, j'étais couché sur le sol – j'ai dû m'évanouir avant le dernier geste. Juste de l'eau, de l'eau ! Dans le combat contre la mort, je me roulai par terre et cognai contre une gourde vide qui émit comme un éclat de rire – et je la portai à ma bouche. En entendant le tintement de la gourde, d'autres camarades demandèrent de l'eau, c'était la folie qui se jouait de nous. Ma gorge me faisait mal et mon corps aussi. Juste de l'eau, de l'eau ! Près de perdre l'esprit, j'essayai de me mettre sur les genoux, ce que je réussis, je creusai ma main en forme de bol et je bus mon urine d'un trait, avidement. Je faiblis à nouveau. Quand je repris conscience, je bus encore une fois mon urine. Je rampai et butai contre un petit monticule – ce devait être du sable qui avait ruisselé d'une fissure. Là, je pus fournir à mon corps un peu de fraîcheur. Je trouvai une lampe de poche, j'essayai de la faire brûler, ce que je réussis avec mes dernières forces. J'étais couché sur le côté, la

lumière me fit mal aux yeux, mais ce que je pus voir n'était qu'horreur. Mes camarades morts gisaient là, nus, et les mains convulsivement tendues ! Je ne voulais plus rien voir et je laissai tomber la lampe. L'obscurité m'entoura à nouveau, combien de temps je restai couché là, je ne sais pas.

J'étais toujours couché sur le petit monticule et je doutais de mes oreilles – est-ce la mort qui me jouait encore un tour ? J'entendis le mot « De l'aide ! » sans savoir si ça venait de devant ou de derrière, l'obscurité m'entourait, et encore une fois « De l'aide ! » un peu plus près. Je roulai sur moi-même et relevai un peu la tête mais j'eus comme des éclairs dans les yeux et je dus les refermer. Était-ce de la lumière ? Est-ce que l'aide arrivait ? Je réunis mes dernières forces pour crier et je les entendis : « Doucement, camarade, on arrive ! ». Ils se penchèrent sur moi et me donnèrent de l'eau, de l'eau. Je ne comprenais pas, étais-je sauvé ? Mes sauveurs ont dû m'abandonner une nouvelle fois. Ils revinrent avec une toile et me soulevèrent. De l'air frais m'enveloppa et je reçus à nouveau de l'eau, de l'eau ! Puis les sauveteurs dirent : « Aujourd'hui, ça fait six jours que l'effondrement a eu lieu ! ». Deux autres camarades ont pu être sauvés en même temps que moi. Je ne les connaissais pas. Je crus aussi que les sauveteurs avaient des chiens ; je ne pouvais pas voir parce que mes yeux étaient faibles. Je me réjouissais d'échapper à ce lieu de l'horreur, où la mort avait fait sa récolte.